ISSN: 1824-7482

Publif@rum 34, 2020

L’imaginaire de Mai 68 dans la littérature contemporaine

Andrea DEL LUNGO, Estelle MOUTON-ROVIRA

Introduction

Nota

Il contenuto di questo sito è regolato dalla legge italiana in materia di proprietà intellettuale ed è di proprietà esclusiva dell'editore.

Le opere presenti su questo sito possono essere consultate e riprodotte su carta o su supporto digitale, a condizione che siano strettamente riservate per l'utilizzo a fini personali, scientifici o didattici a esclusione di qualsiasi funzione commerciale. La riproduzione deve necessariamente menzionare l'editore, il nome della rivista, l'autore e il documento di riferimento.

Qualsiasi altra riproduzione è vietata senza previa autorizzazione dell'editore, tranne nei casi previsti dalla legislazione in vigore in Italia.

Farum.it

Farum è un gruppo di ricerca dell’Università di Genova

Pour citer cet article :

Andrea DEL LUNGO, Estelle MOUTON-ROVIRA, *Introduction*, L’imaginaire de Mai 68 dans la littérature contemporaine, Publifarum, n. 34, pubblicato il 2020, consultato il 03/05/2024, url: http://www.farum.it/publifarum/ezine_pdf.php?id=479

Editore Publifarum (Dipartimento di Lingue e Culture Moderne - Univerità di Genova)

http://www.farum.it/publifarum/

http://www.farum.it

Documento accessibile in rete su:

http://www.farum.it/publifarum/ezine_articles.php?art_id=479

Document généré automatiquement le 03/05/2024.

Introduction

Andrea DEL LUNGO, Estelle MOUTON-ROVIRA

L'année 2018, parce qu'elle marquait le cinquantenaire de Mai 68, a été riche en manifestations, publications ou rééditions autour des événements de Mai. En particulier, la réflexion sur le rôle qu'y ont joué les écrivains, sur la manière dont ils ont raconté les différentes mobilisations, et sur l'influence de Mai 68 sur leurs trajectoires esthétiques, a fait l'objet de nombreux travaux. L'ouvrage de Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, associe en ce sens sociologie du champ littéraire (dans le sillage de Pierre Bourdieu) et réflexion politique sur la crise pour penser la place des avant-gardes dans ce mouvement et les formes d'actions qu'elles ont développées. Le numéro que la revue *Études françaises* consacre à la littérature des années 68, sous le titre « Écritures de la contestation », dirigé par Jean-François Hamel et Julien Lefort-Favreau, se penche également sur la question, en réfléchissant notamment aux formes surgies hors du livre ainsi qu'au dynamiques éditoriales qui accompagnent Mai 68. Cette articulation complexe entre écriture et action politique joue ainsi à plusieurs niveaux : par l'engagement des écrivains eux-mêmes, par exemple avec la création du Comité d'Action Étudiants-Écrivains puis de l'Union des Écrivains, mais également dans l'influence du mouvement sur la création littéraire, sur le vif. La tension s'avère ainsi toujours féconde, entre le rejet de la littérature, perçue comme bourgeoise et antirévolutionnaire, et la quête de formes esthétiques communes, énergiques, partageables et énoncées dans un espace public conflictuel (HAMEL, 2018). À cette question s'ajoute celle des représentations de Mai 68, des récits et des évocations qui en découlent, parfois plusieurs décennies après les faits. Les héritages littéraires de Mai 68 redoublent alors les enjeux de réinterprétation des événements liés aux périodisations historiques, qu'il s'agisse de témoigner d'un engagement passé ou de renouveler un imaginaire de l'insurrection. Ils peuvent ainsi se lire à contretemps et ressurgir à la faveur des dates symboliques, malgré les ambivalences de tels gestes commémoratifs (NORA, 1997).

Le colloque qui s'est tenu à Rome, à l'Université La Sapienza[1], du 9 au 11 mai 2018, intitulé « L'imaginaire de Mai 68 dans la littérature contemporaine », a cherché à explorer la présence de Mai 68 dans la littérature actuelle, dans une perspective comparatiste. C'est en effet depuis un double point de vue, celui des littératures françaises et italiennes, que se sont déroulés les débats, allant de la question de la participation des écrivains aux événements de 1968 à celle de leur prise en charge, narrative et, parfois, fictionnelle de la période, qui participe d'un ensemble de représentations culturelles, tout à la fois locales et européennes. En effet, si la France et l'Italie ont en commun d'avoir entrepris des réformes sociales dans le sillage de Mai 68 (le mouvement ayant contribué à reconfigurer les équilibres politiques et à faire entendre la nécessité de changements profonds, notamment en termes de politiques sociales), elles en partagent aussi le bilan fort nuancé, tant sont nombreuses les désillusions et les déceptions, entre effondrement des utopies politiques et établissement durable de la « société de consommation ».

Le décentrement qui a guidé ces réflexions n'est pas seulement national, il est aussi temporel : à l'instar du *maggio rampante* (« mai rampant ») italien, dont les premières grèves étudiantes ont lieu dès 1966 et qui s'étend – au moins – jusqu'à l*autunno caldo* (« automne chaud », marqué par les occupations d'usines) qui prolonge encore le mouvement et qui illustre, peut-être plus massivement qu'en France, la jonction entre mouvements étudiants et mouvements ouvriers, l'appréhension littéraire de Mai 68 ne peut se faire que dans le cadre d'une périodisation élargie, ne serait-ce que pour en percevoir les prémisses comme les conséquences, parfois lointaines. Les évocations littéraires du mouvement, directes ou indirectes, sont en effet parfois tributaires d'une forme de contretemps, de décalage : de prime abord, c'est peut-être la lacune qui semble caractériser la littérature de Mai 68. En France, ce n'est que bien après les événements, à partir des années 1980, que certains écrivains évoquent leur expérience d'engagement ou de militantisme (VIART, 2008 : 24-28). Pour n'en citer que quelques-uns, *L'Établi* de Robert Linhart (1978), *L'Organisation* de Jean Rolin (1996) ou encore *Tigre en papier* d'Olivier Rolin (2002), scandent cette émergence progressive des récits de 1968. La forme narrative apparaît alors comme l'instrument d'un temps second, d'un temps d'après les événements, alors que l'écriture immédiate serait plutôt celle des slogans, des tracts, des affiches – formes aptes à bousculer la notion d'autorité et à créer les conditions d'une « prise de parole » (CERTEAU, 1968) à l'écart des institutions littéraires habituelles. La question de l'énergie politique de la parole littéraire, des liens entre élaboration formelle et efficacité politique, est ainsi interrogée par plusieurs des contributions à ce volume, qui font du contemporain le terrain d'une quête historique et mémorielle, autour des conditions d'émergence d'une littérature politique, agissante.

C'est aussi aux échos indirects de Mai 68 que nous souhaitions prêter l'oreille : alors qu'on peut avoir l'impression qu'il ne fait l'objet que d'évocations fragmentaires, un imaginaire oblique est perceptible dans un vaste pan de la littérature présente, dont les traits esthétiques comme les préoccupations politiques sont héritées de Mai. Par exemple, à travers les figurations

littéraires du monde du travail, chez François Bon ou Leslie Kaplan, une réflexion sur l'émancipation se donne à lire. Narrer, évoquer à distance, c'est alors convoquer un imaginaire de l'insurrection qui dépasse Mai 68. C'est aussi formuler une interrogation renouvelée sur les formes possibles de l'engagement, de l'action politique et de la mobilisation sociale, comme le fait Arno Bertina qui, notamment dans *Des châteaux qui brûlent* (2017), prolonge la quête d'une énergie politique de l'écriture, capable sur le plan narratif de rendre compte d'un mouvement social et sur le plan formel d'en faire surgir la violence insurrectionnelle, à même la langue2.

Cette question de la violence – et son corollaire, son expression dans le texte littéraire, la fascination qu'elle peut éventuellement susciter par l'écriture – constitue pourtant l'un des principaux points de divergence entre les littératures française et italienne. En Italie, l'essor de la lutte armée et la décennie d'attentats qui caractérisent les années 1970 déplacent considérablement les représentations de l'insurrection et forgent un tout autre imaginaire de l'action politique, parasité également par la confusion entre les différents acteurs de la période : Brigades Rouges, terrorisme néo-fasciste, et éventuelles implications internationales composent en effet un tableau complexe, dont toutes les zones d'ombres ne sont pas encore levées (MILZA, 2013 : 959-975). En témoigne l'important recours à une histoire récente, celle des « années de plomb », dans le roman italien contemporain, de Lidia Ravera (*Voi grandi*, 1990) à Giorgio Vasta (*Tempo materiale*, 2008) ou à Giorgio Fontana (*Morte di un uomo felice*, 2014) qui relève pleinement de la construction de cette mémoire opaque. Les auteurs français se sont saisis aussi de ces contrastes européens, comme par exemple Mathieu Riboulet qui, dans *Entre les deux, il n'y a rien* (2015) interroge les formes de l'engagement politique dans le sillage de 1968, entre Paris, Rome et Berlin.

L'entrelacs entre narrations parfois héroïques de ces mouvements, nostalgie du militantisme d'extrême-gauche, et relectures politiques de l'insurrection parfois empreintes de désillusion, a orienté les débats. Devenu objet d'écriture, Mai 68 n'en demeure pas moins un objet pluriel, que les différentes interventions ont tenté de circonscrire. Il s'agissait d'abord d'interroger les modalités de la représentation littéraire d'un événement historique qui, parce qu'au moment des faits les écrivains ont pu privilégier l'action à l'écriture, a parfois émergé à contretemps. Dominique Viart montre ainsi comment la mémoire de 68 se déploie dans un temps plus long que celui des événements et inscrit un souci politique dans les formes de la littérature contemporaine française. Cette réflexion sur la constitution d'une mémoire littéraire de Mai 68 s'est aussi portée, dans une perspective comparatiste, vers d'autres espaces, où prennent forme d'autres récits : on pourra lire dans ce dossier des réflexions, plus historiques, sur le déroulement de Mai 68 en Allemagne (Mauro Ponzi), sur l'influence de la contre-culture sur les mobilisations étudiantes à Berkeley (Ugo Rubeo), et sur la violente répression des manifestations au Mexique, dont le souvenir peine encore à se dire (Stefano Tedeschi). Ces textes (en italien) rappellent à la fois l'hétérogénéité des mouvements de 1968, suscités par des contextes et des régimes politiques dont les ripostes ont été extrêmement différentes, et mettent en valeur les points d'articulation possible entre deux régimes d'écriture, historique et littéraire. Franc Shuerewegen, par le commentaire de *Tigre en papier* d'Olivier Rolin au prisme de *Génération* d'Hervé Hamon et Patrick Rotman, s'interroge ainsi sur la constitution d'un savoir positif sur Mai 68, tout en soulignant les paradoxes de ces gestes critiques. Ce premier temps du dossier met ainsi en valeur une forme de résistance à l'esthétisation de la violence insurrectionnelle que le récit des événements peut parfois susciter tout en rappelant que ces révoltes, qui ont reconfiguré la scène politique dans plusieurs pays, ont aussi ouvert la voie à un renouvellement formel sur le plan littéraire, entre témoignages et récits, entre documents et narration.

Le deuxième temps du dossier cherche à approfondir cette tension entre le déroulement des événements et leur ressaisie littéraire. Le récit de Mai 68 se fait parfois de manière détournée, parcellaire ou oblique. Jean-Christophe Bailly, comme le montre Laurent Demanze au fil de la lecture d'*Un arbre en mai* (2018), met à distance la tentation du roman pour privilégier une poétique de la remémoration, fragmentaire et mélancolique, qui parvient à battre en brèche les clichés de la commémoration pour retracer le fil des événements sur le mode de la rêverie et du suspens. Elisa Bricco revient quant à elle sur les récits de Mai proposés par des autrices contemporaines : récits autobiographiques, enquêtes sur une mémoire familiale, essais sont autant de formes qui donnent à lire une autre représentation de Mai 68, à partir des trajectoires d'émancipation féminine qui y sont liées. Les fictions de Mai rassemblent aussi des récits qui, faisant de 68 une toile de fond, en interrogent les suites, parfois pour en souligner la dynamique de désillusion. Beatrice Alfonzetti évoque le roman *Un giorno e mezzo* de Fabrizia Ramondino (1988) : l'autrice situe son récit en 1969, à Naples, et brosse le portrait d'une génération, non sans souligner la tension entre l'enthousiasme des possibles de l'époque et la déception de leur affadissement. Un autre exemple de l'ambivalence des représentations de Mai 68, qui oscillent entre fascination nostalgique et liquidation d'un héritage désuet, peut se lire chez Jean Rolin, comme le montre Chiara Bontempelli au sujet de *L'Organisation* : l'évocation du militantisme maoïste est ainsi placée sous le signe de l'ironie comme du désenchantement, entre souvenirs mélancoliques et relectures burlesques. Paolo Tamassia, à propos de l'œuvre d'Alain Nadaud, réfléchit à son tour aux conditions de surgissement de l'événement dans l'écriture, qui déplace les formes mêmes du langage.

Le troisième temps du dossier examine plus spécifiquement le lien entre action et écriture, en explorant les coïncidences possibles entre formes poétiques et modes d'action politique. Une réflexion sur la place des intellectuels et des écrivains dans les soulèvements de Mai, en Italie comme en France, s'impose. Giulio Ferroni, témoin de la « Bataille de *Valle Giulia* », explore ainsi les différentes postures envisageables, entre rejet des institutions culturelles, recherches formelles des avant-gardes, et idéal politique d'une littérature qui se confond avec la vie. Dominique Dupart s'interroge quant à elle sur la définition d'une

« œuvre insurgée en Mai 68 » et sur les liens entre création littéraire et insurrection, à partir de l'exemple de Jean Thibaudeau : les événements de Mai 68 contribuent à métamorphoser le rapport aux signes et à leur interprétation – un déplacement dont nos pratiques critiques héritent en partie. À distance des événements, les récits de Mai 68 se confrontent encore à cette double exigence : rendre compte de la révolte, à même la langue, et raconter ces années où se nouaient recherche esthétique et engagement politique, comme le montre Veronic Algeri à partir du roman de Julia Kristeva, *Les Samouraïs*. Ces traces de Mai 68, qu'il faut lire, déchiffrer, interpréter, portent également un imaginaire de la révolte et interrogent son devenir. Valerio Cordiner propose, pour explorer la face sombre de ce devenir de Mai, une lecture critique des événements, à partir d'un pamphlet de Régis Debray : il s'agit de rappeler que Mai 68 peut aussi symboliser une révolte illusoire. Une manière de remettre en perspective les enjeux des mouvements de Mai serait alors d'en interroger non le récit mais les héritages, les déplacements, les échos, qui surgissent sous la plume d'écrivains contemporains soucieux de penser les enjeux politiques de leur propre présent. Dominique Rabaté propose une réflexion sur l'occultation de la violence de Mai 68 et sur ses manifestations en littérature et au cinéma. Évoquant Jean-Patrick Manchette, mais aussi Mathieu Riboulet, Leslie Kaplan, Virginie Despentes, ou les films de Lucas Belvaux, il interroge à la fois les ambivalences de l'engagement et du militantisme après 68, et la quête d'une nouvelle forme de radicalité. Enfin, Alexandre Gefen propose une réflexion synthétique sur l'imaginaire insurrectionnel qui traverse le contemporain, héritage direct ou indirect de Mai 68 qui configure le souci politique de la littérature actuelle.

Les différents textes ici convoqués, récits, romans, témoignages ou essais, parce qu'ils appartiennent à des aires géographiques voisines, rendent compte de la place et de la pérennité des héritages de Mai 68 en littérature, tant sur le plan narratif que sur le plan formel. Véritable fil directeur entre les différentes contributions, le renouvellement des modalités et des formes de l'engagement littéraire rassemble à la fois les écrits contemporains de Mai et les récits postérieurs qui en auscultent les héritages et en prolongent l'imaginaire.

Bibliographie

BAILLY, Jean-Christophe, *Un arbre en mai*, Paris, Seuil, 2018.
BERTINA, Arno, *Des châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017.
CERTEAU, Michel de, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994.
GOBILLE, Boris, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, Paris, CNRS éditions, 2018.
HAMEL, Jean-François, « « Plus de livre, plus jamais de livre » : espace public et écriture politique d'après Maurice Blanchot et le Comité d'action étudiants-écrivains », *Études françaises*, 2018, vol. 54, no 1, p. 7796.
HAMEL, Jean-François et Julien Lefort-Favreau, *Études françaises. Dossier « Écritures de la contestation. La littérature des années 68 »*, vol.54., n.1, 2018.
HAMON, Hervé, ROTMAN, Patrick, *Génération. 2, Les années de poudre*, Paris, Seuil, 1990.
HAMON, Hervé, ROTMAN, Patrick, *Génération. 1, Les années de rêve*, Paris, Seuil, 1990.
KRISTEVA, Julia, *Les Samouraïs*, Paris, Fayard, 1990.
LINHART, Robert, *L'Établi*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.
LOMBARDO RADICE, Marco, RAVERA, Lidia, *Porci con le ali: diario sessuo-politico di due adolescenti*, Rome, Savelli, 1976.
MILZA, Pierre, *Histoire de l'Italie. Des origines à nos jours*, Paris, Pluriel, 2013.
NORA, Pierre (dir.), « L'ère de la commémoration », in*Les lieux de mémoire. 3, Les France*, Paris, Gallimard, 1997.
RAMONDINO, Fabrizia, *Un giorno e mezzo*, Torino, Italie, Einaudi, 1988.
RAVERA, Lidia, *Voi grandi*, Rome, Theoria, 1990.
RIBOULET, Mathieu, *Entre les deux il n'y a rien*, Lagrasse, Verdier, 2015.
ROLIN, Jean, *L'Organisation*, Paris, Gallimard, 1996.
ROLIN, Olivier, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, 2002.
VASTA, Giorgio, *Il tempo materiale*, Rome, Minimum fax, 2008.
VIART, Dominique, *Écrire Mai 68*, Paris, Argol, 2008.

Notes

? 1 Colloque organisé par le « Dipartimento di Studi europei, americani e interculturali » de La Sapienza, avec le soutien de l'Institut français Italia (IFI), de l'Université franco-italienne (UFI) et de la Villa Médicis – Académie de France à Rome.

? 2 Un dialogue (non reproduit ici) entre Arno Bertina, auteur français, et Lidia Ravera, autrice italienne, s'est tenu le 10 mai 2018, dans le cadre du colloque, à la Villa Médicis. Pour ces deux écrivains, de générations différentes, il s'agissait d'évoquer la manière dont l'imaginaire de Mai 68 a pu nourrir leur écriture : comme point d'émergence de la lutte armée, en Italie, dont plusieurs romans de Lidia Ravera font état et comme un héritage à prolonger, à raviver, du côté de la lutte sociale contemporaine, chez Arno Bertina.

Pour citer cet article :

Andrea DEL LUNGO, Estelle MOUTON-ROVIRA, *Introduction*, L'imaginaire de Mai 68 dans la littérature contemporaine, Publifarum, n. 34, pubblicato il 2020, consultato il 03/05/2024, url: http://www.farum.it/publifarum/ezine_pdf.php?id=479